

ACTUALITES

rich boy

« Ba-ba-ba, ba, Barbara Ann... » : vous n'y êtes pas ? Alors : « Round, round, get around, I get around... » Oui, naturellement, il s'agit des Beach Boys. Mais ce timbre désespérément nasal, ce couinement de Donald qui a toujours glacé l'échine des Beach-boyophobes... Inutile de chercher plus longtemps, vous avez vu sa photo.

Mike Love, le plus simple, le plus fun-loving guy des Beach Boys, celui qui, au dos des pochettes, expliquait combien c'était merveilleux, toutes ces filles qui venaient à leurs concerts, est aujourd'hui un robuste quadragénaire à moitié chauve qui s'est transformé en saint homme. Acquis depuis une bonne dizaine d'années aux vertus de la Méditation Transcendantale, il incarne la caricature du Californien obnubilé par les jus de légumes et les grandes questions spirituelles. Assis en tailleur sur le canapé de sa chambre d'hôtel (une suite, naturellement), une demi-Vittel à la main, il me regarde avec commisération boire le whisky versé par sa femme. Ça ne l'empêche pas de me bombarder, pendant l'entretien, de « potentiel commercial », de « promotion » et du crucial « airplay ».

Il est en effet là pour promouvoir « Mike Love, artiste solo ». Après Dennis et Carl Wilson, il est le troisième Beach Boy à toucher à ce genre douteux. Son album, qui porte le titre lourdement malicieux de « Looking Back With Love », est une parodie consciencieuse et attristante des Beach Boys de « Darlin' » et « Do It Again », agrémentée de rythmes synthétiques pour justifier le millésime 1982. Je préfère ne pas attaquer de front.

R & F — Les Beach Boys n'ont pas été très actifs, ces derniers temps.

Mike Love — Oui, on n'a rien fait. Les Beach Boys ont souffert d'inertie créative. Nous avons eu une série de problèmes portant sur notre promotion (ce n'est pas la dernière fois que ce mot viendra dans la conversation), notre économie et la production de nos disques. Réorganiser tout ça nous a pris un an. A présent, nous avons signé un nouveau contrat de management avec Jerry Weintraub :

c'est quelqu'un de très puissant et actif, qui s'occupe de Dylan et Neil Diamond.

R & F — Et qu'est-ce qui vous a poussé à faire ce disque solo ?

M.L. — Je ne pouvais plus rien faire de neuf et de créatif avec les Beach Boys. Alors j'ai décidé de prendre l'initiative. J'ai signé un deal de cinq albums avec les disques Boardwalk, fondés par Neil Bogart, qui s'occupait de Casablanca, le label de Kiss, Donna Summer et Village People. Comme ça, je peux prendre des décisions tout seul. Je n'ai pas à demander à cinq types : « Est-ce qu'on doit aller en France ? » Avec un groupe, ça fait des histoires, parce que (ton pragmatisme confidentiel) on gagne beaucoup d'argent en tournant pendant l'année, particulièrement l'été, aux Etats-Unis, où on fait dans les quatre-cinq millions de dollars. C'est difficile de convaincre les autres de se déplacer dans des pays où ils ne gagneront pas autant. Mais moi, je crois que la promotion est nécessaire... ça fait partie du... jeu (ton pénétré).

R & F — Il y a des chansons sur votre album qui évoquent d'anciens morceaux des Beach Boys. C'est voulu ?

M.L. — Dans deux ou trois cas, oui. (Il me cite deux morceaux qui, selon lui, évoquent Stevie Wonder et les Doobie Brothers. J'en prends note.) Mais je suis quand même le lead singer des Beach Boys, du moins sur les chansons qui ont marché. Et j'ai voulu que l'album contienne tous les éléments que les gens ont appréciés chez les Beach Boys. Mais le prochain sera plus ambitieux : il y aura dedans des choses qu'on n'associe pas aux Beach Boys, à moins qu'on ne se souvienne des Beach Boys de « Smiley Smile », « Surf's Up » ou « Holland ». (Il se lance dans le détail d'un redoutable album-concept « cosmique » où, entre autres méfaits, il prévoit une nouvelle version de « Good Vibrations » « dans un style plus rhythm'n'blues, avec des invités noirs, comme Smokey Robinson ou Eddie Hendrix (sic) l'ancien chanteur des Temptations », et une pièce intitulée « 10.000 Years Ago », qui tentera d'évoquer l'ambiance qui régnait sur



(Robert Ellis)

MIKE LOVE (3^e à g.) ET LES BEACH BOYS
Inertie créative.

terre il y a 10 000 ans, une époque où « la terre était très humide, parce qu'il avait plu pendant quarante jours et quarante nuits ». J'ai aussi écrit une chanson sur mon cousin Brian Wilson qui s'appelle « Brian's Back », où j'évoque tous mes souvenirs. Vous savez qu'il a eu des problèmes mentaux et émotionnels, et... quand il s'est remis à enregistrer, les gens ont dit : « Brian's back » (Brian est de retour). Et moi je dis : « Ils disent que Brian est revenu, mais dans mon cœur, il a toujours été là. »

R & F — On vous a toujours représentés, vous et Al Jardine, comme un clan opposé aux frères Wilson.

M.L. — C'est parce que Carl et Dennis Wilson, ainsi que Brian Wilson, ont pris des drogues à un moment. Ce n'était pas mon cas ni celui d'Al Jardine. Nous avons deux styles de vie différents. Carl en est sorti, Dennis continue à en sortir et y rentrer. Lui est à l'extrême de la santé mentale. Je réagis comme un nazi sur ces questions. D'abord, c'est ce qui a détruit la volonté de Brian Wilson, qui était, je ne sais pas si vous vous souvenez de cette époque, le musicien le plus créatif avec Paul McCartney. Brian s'est détruit. Voilà ce que la drogue a fait à nos vies, à nos carrières, à nos parents les plus proches.

R & F — A l'époque de « 15 Big Ones », en 1976, on disait pour la première fois que Brian était revenu. Un peu plus tard, Carl Wilson disait dans une interview que vous et Jardine aviez poussé son frère à rentrer dans un studio alors qu'il n'y était pas prêt.

M.L. — Jusqu'à un certain point, c'est juste. Brian était capable de faire quelque chose, mais certainement pas comme avant. Il n'en avait pas le désir, et il ne l'a toujours pas. Et je crois qu'il ne l'aura plus jamais. Parce qu'il est paresseux, gras et riche. (Il éclate d'un rire sardonique.) Je

l'ai simplement encouragé à se remettre à travailler. Bien sûr, ce n'était pas à 100 % merveilleux et extraordinaire, mais au moins il faisait quelque chose. Voilà pour la remarque désagréable de Carl.

R & F — Vous étiez déjà opposés à l'époque de « Smile », en 1967. Vous pensiez que les Beach Boys n'auraient jamais dû quitter la voie qui avait assuré leur succès.

M.L. — Oui, c'était complètement artistique et subjectif. C'est comme si les Rolling Stones avaient voulu sortir un album avec des ballades, on leur aurait envoyé des pierres à la figure. Les Rolling Stones, eux, ne sont pas des imbéciles. Mick n'est pas aussi stupide que les Beach Boys. Il est malin, il continue à faire la même chose. On peut être expérimental, créatif, d'avant-garde, mais on ne peut pas perdre son public.

R & F — A propos de « Smile », il y a des chances de voir l'album réémerger, un jour ?

M.L. — Non... ce sont des fragments. Des vignettes musicales. Des choses très intéressantes, mais trop fragmentées. Ça pourrait sortir un jour comme un...

R & F — Un document ?

M.L. — C'est ça... exactement... comme un document.

Il s'en fiche. Quand je lui demande son sentiment sur le 45 tours « Beach Boy Gold », un pot-pourri à la Voulzy réalisé par l'Anglais Adrian Baker, il me passe une cassette. Ce sont des morceaux que lui, le vrai Mike Love, a enregistrés en Angleterre avec Baker. Il me passe un « Don't Worry Baby » désarmant, où le Baker en question imite de façon sidérante le cousin Brian. « Ils disent que Brian est revenu », mais en fait je crois qu'il n'a jamais été si loin. Mike Love, qui essaie de reconquérir le public des Beach Boys, en sait long sur la question. — MICHKA ASSAYAS.